

PAVILLON DU LAURIER

Un film de Christian Berrut
Produit par Pierre-André Thiébaud | PCT cinéma télévision
Distribution : MOA films

DOSSIER PEDAGOGIQUE

Public : dès 15 ans
collèges, écoles professionnelles, maturité professionnelle, ECCG, HES-SO



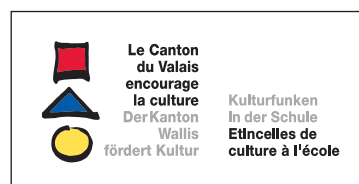
Parc de l'hôpital psychiatrique de Malévoz, vue aérienne

Contacts

Pierre-André Thiébaud, producteur
patpct@netplus.ch | 078 665 45 48

MOA films
moafilms@netplus.ch | <https://pctprod.com/moa-films>

Christian Berrut, réalisateur
christian.berrut@bluewin.ch | 079 378 78 85



SOMMAIRE

Éléments d'histoire de la psychiatrie (en Europe de l'Ouest)	3
La psychiatrie en Valais	5
L'hôpital de Malévoz	
- Création de l'hôpital	6
- De 1930 à 1950	9
- 1952	10
- De 1965 à 1990 : L'ère Jean Rey-Bellet	10
- Presse	11
- Dès l'an 2000	12
Approfondir la réflexion après le film	14
Lien vers le trailer sur Vimeo	14

ÉLÉMENTS D'HISTOIRE DE LA PSYCHIATRIE (EN EUROPE DE L'OUEST)

De tout temps la limite entre « folie » et « normalité » a été floue.

Était considéré comme « fou » celui dont le comportement s'éloignait trop des normes sociales.

La tolérance des sociétés a été très diverse dans l'histoire et a varié aussi en fonction des comportements des « fous ». Les violents étaient bien sûr mal tolérés et les doux délirants souvent acceptés.

Dans l'antiquité la folie était comprise comme un châtiment (antiquité grecque) ou comme l'effet d'un démon (Babylone, Rome...).

Les malades mentaux étaient pris en charge par les prêtres dans l'antiquité grecque et égyptienne.

Pourtant très tôt dans l'Histoire certains voient la « folie » comme une maladie liée à un déséquilibre des « humeurs » et un dysfonctionnement du cerveau (Hippocrate, 5^e s. avant JC).

Au Moyen-Âge les « simples d'esprits » et les « benêts » sont plutôt bien tolérés s'ils peuvent fournir quelque travail utile pour la communauté. Mais s'il trouble l'ordre public, le « fou » doit être cadré par la famille ou la communauté qui en est responsable. Cela peut aller de la simple surveillance à l'enchaînement. Il y a toutefois des « fous mystiques » qui sont respectés et parfois vénérés. Certains « fous » sont déclarés possédés du démon et doivent être exorcisés.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle que la prise en charge de la « folie » s'institutionnalise en Europe. A Paris en 1656 on crée « l'Hôpital Général » pour enfermer indistinctement tout ce qui trouble l'ordre public : mendiants, enfants abandonnés, vagabonds et malades mentaux.

On commence à considérer la folie comme une maladie et on tente de la traiter par des saignées pour « tirer le sang corrompu » ou par la purgation pour « évacuer le mal ».

A la fin du XVIII^e siècle, en France, on bâtit des hôpitaux exclusivement dédiés aux malades mentaux, les « maisons de fol » en France.

En Angleterre, The Hospital of Bethlehem, plus connu par la suite sous le nom de Bedlam, est fondé en 1400 déjà.

Mais les traitements sont inexistants. En pratique les « fous » sont enfermés car souvent jugés incurables et on tente de les ré-éduquer par le travail obligatoire, le respect du règlement sous peine de punitions (douches froides par exemple...). Le rôle essentiel des « soignants » était d'assurer la police et la sécurité à l'intérieur de l'établissement. Rarement on observe une évolution spontanée vers la « normalité ».



Bedlam's hospital, London

POUR EN SAVOIR PLUS

Histoire de la Folie, de l'antiquité à nos jours
Claude Quétel, Éditions Tallandier, 2012

Dialogue avec moi-même, un schizophrène témoigne
Polo Tonka, Éditions Odile Jacob, 2013

Histoire d'une schizophrénie
Anne Poiré, Éditions Frison-Roche, 2014

Two accounts of a Journey to Madness
Mary Barnes, Éditions Penguin books, 1983

Demain j'étais folle
Arnhild Lauveng, Éditions Autrement, 2015

Histoire de la folie l'âge classique
Michel Foucault, Éditions Gallimard, 1972

LA PSYCHIATRIE EN VALAIS

En Valais, au Moyen-Âge, sont fondés également des hospices dont la fonction est d'héberger les indigents, les malades, les estropiés, les asociaux, les vagabonds, etc... Les malades mentaux font parfois partie du lot. Ces hospices sont fondés par des religieux. A Sion, un tel hospice existe déjà au XIIIe siècle.

Jusqu'au début de XXe siècle, la plupart des malades mentaux sont pris en charge par les familles, parfois aidées par les communes.

L'exorcisme fait souvent office de « traitement ».



L'HÔPITAL DE MALÉVOZ



La fondation de l'hôpital de Malévoz est due à l'initiative d'un médecin fribourgeois, Paul Repond. (1856-1919)

Paul Repond est né à Fribourg en 1856.

En 1884 : il prend la direction de l'asile de Marsens. Il est confronté à la sur-occupation des locaux avec des malades incurables. Il doit renoncer au souci thérapeutique et se contenter de faire la police interne, dans un immense bâtiment qui ressemble à une prison. Cette situation lui devient insupportable. Il considère que les « malades mentaux » sont des patients qu'il faut soigner et non des êtres indésirables qu'on se contente de parquer à l'écart de la société.

Il décide alors de fonder un nouvel hôpital plus convivial : plusieurs pavillons dans un grand parc arborisé.

Ayant épousé une montheysanne, il acquiert des terrains en bordure de la ville de Monthey pour réaliser son projet. Le conseil d'État ratifie le projet. Les frais seront partagés entre Paul Repond et l'État du Valais.

L'hôpital psychiatrique de Malévoz a ouvert le 1^{er} septembre 1901, il s'agit du premier hôpital en Valais à être dirigé par un laïc ! Il est rapidement débordé.

OBJET:

SÉANCE DU 21 Octobre 1899.

Le Conseil d'Etat ratifie les actes d'achat passés entre M^r le Dr P. Repond et les propriétaires des terrains situés à l'établissement de l'Hospice d'aliénés, sis au lieu dit "Malevaux", rive le territoire de la commune de Monthey, à savoir: le 13 Octobre courant, avec M^r Aristide Maingy, fils de feu Alfred, et avec M^r Charles Rossier, fils de feu Frédéric, et le 20 Octobre avec Dame Joséphine Devanthey. Ces trois propriétés, d'une étendue de 32,763 mètres sont acquises pour le prix total de 33,800 ff. Le tout sous réserve de l'approbation définitive par le Grand Conseil.

Préparé conforme,
Le Chancelier d'Etat,
H. Amon



L'hôpital est fermé avec des murs d'enceinte autour du parc et autour de chaque pavillon. Paul Repond, puis son fils André tentent d'y créer une sorte de monde parallèle où les plus fragiles psychiquement vivent dans un cadre protégé, on espère traiter ces patients. Mais les traitements sont quasi inexistantes à cette époque, on tente surtout de créer un cadre protecteur et discipliné.

On y travaille dans des ateliers (reliure, matelasserie, couture, ... ou à la ferme des Mangettes (dès 1914), le travail étant considéré comme une forme de traitement.



Atelier de couture vers 1920

Un pavillon est réservé à la clientèle riche qui assurera en fait l'équilibre financier, ce qui permettra d'accueillir des indigents.

Pour les femmes, les infirmières sont des religieuses : les sœurs de St-Joseph (1901 -1917), puis les sœurs de Baldegg, celles d'Ingenbohl.... Jusqu'en 1990, elles ont une formation adéquate.

Pour les hommes ce sont des infirmiers hommes, souvent choisis de belle taille, car le milieu peut être dangereux. Rapidement, on met sur pied une formation d'infirmier en psychiatrie sur place.

En 1912, le Grand conseil et le peuple valaisan se prononcent pour le rachat total du site de Malévoz par l'État. Malévoz deviendra officiellement l'hôpital psychiatrique cantonal.



André Repond (1886-1973), le fils du fondateur, reprend la direction de l'hôpital en 1916.

Il sera à l'origine de profondes transformations de la psychiatrie en Valais. Il travaille notamment à établir le concept de santé mentale en Valais. Il y a beaucoup à faire !

Les aliénés sont perçus alors comme des êtres privés d'intelligence, et pouvant être dangereux. Ils se comportent de manière scandaleuse.

Au mieux ils sont considérés comme malheureux ou frappés par un mauvais sort.

Ils sont peut-être contagieux.

Ils doivent être internés et surveillés car dangereux pour la société qu'il faut protéger.

Mais il est très rare qu'on les considère comme malade, on n'envisage donc pas de traitement possible.

Les notions nouvelles d'inconscient, de sexualité infantile, du concept d'Œdipe soulèvent une grande méfiance.

A tel point qu'en 1938 on mandate un ecclésiastique, l'abbé Evéquoz, qui finit malgré tout par conclure, après s'être dûment documenté, que « ni au point de vue moral, ni au point de vue dogmatique, la psychanalyse ne heurte, comme méthode thérapeutique, les conceptions de l'Église ».

André Repond travaillera inlassablement à imposer un point de vue médical sur la psychiatrie, dont on se méfie. Il tente de dé-stigmatiser les malades mentaux.

L'hôpital reste néanmoins fermé, les séjours se comptent parfois en années. Si Repond tente de soigner des malades, la société attend surtout qu'on y enferme les indésirables. Être mère célibataire et « récidiver » pouvait suffire à justifier un séjour (long) à l'asile de Malévoz.

1930 – 1950

L'ambiance des hôpitaux psychiatriques était marquée par l'agitation, les violences, le bruit, les cris...

Il n'y avait guère de traitement efficace.

C'était les états d'agitation et de violence qui posaient le plus de problèmes (et en posent encore de nos jours !), car cela mettait en danger soignants et patients.

A cette époque on assimile les troubles psychiatriques à des maladies physiques et on tente à peu près tout pour calmer les situations d'agitations ou les états d'anxiété.

On crée par exemple des abcès dans les fesses pour faire monter la fièvre (ce qui calmait effectivement... transitoirement !)

On injectait des barbituriques à haute dose (cure de sommeil).

On mettait les patients dans un bain à 37°C durant des heures. Ils n'en sortaient que la tête par un trou pratiqué dans une planche et finissaient épuisés donc plus calmes.

C'est aussi la théorie des chocs : un choc pourrait « remettre en place » quelque chose dans le cerveau.

On induit des comas par hypoglycémie en injectant de l'insuline. On crée des convulsions avec des médicaments, puis des électrochocs.

On effectue même des lobotomies frontales (on déconnecte chirurgicalement le lobe frontal du reste du cerveau, ce qui altère profondément la personnalité, le patient devient apathique, incapable de projet...) Cette intervention fut très rarement pratiquée à Malévoz mais était largement répandue à cette époque, aux États-Unis par exemple, jusque vers 1950.

Pour de nombreux cas surgissent des conflits entre psychiatres et édiles : parle-t-on de malades psychiques ou de délinquants ?

A cette époque le coût des hospitalisations est à la charge des communes. Certaines communes trouvent plus commode et surtout meilleur marché d'interner leurs malades dans des pénitenciers en dehors du canton.

La prison de Bellechasse est alors meilleur marché que l'asile de Malévoz !

Ce qui crée de multiples tensions entre le Dr Repond et les autorités civiles.



1952 : Les nouveaux traitements

Vers 1952 apparaît une nouvelle classe de médicaments qui va tout changer : les neuroleptiques.

Ces médicaments calment l'agitation, les pulsions destructrices ou violentes, (sans pour autant soigner la maladie psychique). Ils calment aussi les idées délirantes et ramènent les patients à la réalité. Ceux-ci deviennent alors plus accessibles à la psychothérapie. Mais c'est au prix d'effets secondaires parfois pénibles.

Ces médicaments changent néanmoins complètement l'ambiance des hôpitaux psychiatriques. L'agitation et la violence diminuent. Cela permet aussi au personnel soignant d'avoir moins peur et d'établir un meilleur contact avec les patients.

Peu à peu les traitements de « choc » utilisés jusque-là, vont disparaître. Il ne reste que les électrochocs dans certaines indications rares mais qui se font actuellement sous narcose.

L'antipsychiatrie

Vers 1960 c'est l'ère de l'antipsychiatrie en Europe et aux États-Unis. Pour les tenants de cette théorie, la folie n'est pas une maladie mais représente plutôt une réaction à une aliénation sociale ou une « expérience des limites », une « extrême détresse mentale et émotionnelle », une hypernormalité, ou encore une déviance vis-à-vis des « normes sociales dominantes ». C'est donc la société qu'il faut soigner.

Ce mouvement s'essouffera peu à peu mais aura eu la bonne fortune de diminuer la distance entre soignants et patients.

A Malévoz, on remet en question la hiérarchie entre soignants et patients, on crée ainsi des communautés de discussion où patients et soignants ont en théorie le même poids.

1965 – 1990 : L'ère Jean Rey-Bellet



Jean Rey-Bellet va considérablement transformer une institution déjà à l'avant-garde depuis sa fondation. Dès 1967, il décide de supprimer les moyens de contention physique et d'ouvrir les portes de l'établissement. Il exhorte à être très modéré dans l'usage de neuroleptiques et tente de redonner de l'autonomie aux malades. Il veut casser aussi l'état de confrontation qu'il y a souvent entre soignants/gardiens et malades/prisonniers.

Les soignants abandonnent la blouse médicale pour un habit du quotidien. On voit dès lors des patients se promener librement en ville de Monthey, ce qui ne manque pas de susciter des réactions parfois assez vives de certains édiles et de certains médias qui promettent les pires catastrophes. Les catastrophes annoncées ne se produisent pas, et les incidents furent très rares.

DES MÉTHODES PSYCHIATRIQUES UNIQUES EN SUISSE

Monthey : « Ne pas enfermer les malades dans un ghetto »

L'Hôpital psychiatrique de Malévoz présente une grande originalité, et ses méthodes sont suivies en Suisse comme à l'étranger pour le caractère très ouvert qu'elles ont. A l'asile d'antan, fermé de hauts murs, où l'on douchait à l'eau froide les « excités », où la camisole de force falsait partie de l'équipement de base, l'équipe montheyenne a décidé de substituer une nouvelle psychiatrie. Et les

résultats permettent de penser que la solution choisie à Monthey n'est pas la moins bonne. Si, parfois, la population voit avec effroi les pensionnaires de Malévoz avoir en ville des comportements fort éloignés de la normale, force est de reconnaître que ces rares fâcheux événements se produisent aussi — et en nombre en tout cas égal — dans des hôpitaux psychiatriques fermés.

Dépendant de l'Etat du Valais, Malévoz est avant tout un grand parc, où huit pavillons sont dispersés dans les arbres, tout autour d'une chapelle et d'un bâtiment administratif. Un vaste complexe, puisque au total ce sont 260 à 280 patients qui y trouvent place, groupés par pavillon, en collectivités de 20 à 40 personnes.

L'hôpital n'est pas uniquement un lieu de soins, mais aussi une école destinée à former les jeunes désireuses d'embrasser la profession d'infirmière

« HÔPITAL OUVERT »

Pour M. Monnin, sociologue, la caractéristique essentielle de Malévoz, c'est son côté ouvert. Il n'y a pratiquement pas de malade enfermé, et ceux-ci peuvent aller et venir en toute liberté, de même d'ailleurs qu'il est possible à quiconque d'accéder au parc dans lequel se situe l'hôpital. Une seule exception de taille toutefois doit être remarquée : elle concerne les personnes âgées, qui doivent être accompagnées dans leurs promenades. Elles risquent, en effet, de se perdre dans le trafic et les rues de

de succès aux traitements entrepris. A Monthey, un tiers des malades sont des malades chroniques. Parmi eux, dit toujours M. Monnin, un grand nombre ont connu la psychiatrie dans sa vieille formule. Habités à des soins suivis, chez eux à l'hôpital, ils ne pourront souvent plus retrouver la vie de chacun d'entre nous. Les jeunes sont rares. Tous les autres pensionnaires souffrent d'un éventail de maladies mentales qui vont de la dépression nerveuse à des cas plus graves. Pour faciliter leur retour à la vie normale, on a créé à Malévoz des ateliers spécialisés. Il en existe

La presse et la population sont divisées quant à la pertinence de l'ouverture de l'hôpital psychiatrique. La peur s'empare de certain. La presse ne manque jamais de signaler le moindre incident et parfois de relayer de simples rumeurs.

Tenancier d'un établissement public de Monthey agressé

MONTHEY. — Hier, la police locale a dû intervenir pour arrêter un ressortissant du centre du canton, pensionné de l'hôpital de Malévoz, qui a agressé le tenancier du buffet de la gare AOMC, M. Elsig. Celui-ci a dû être hospitalisé.

La population de Monthey est à nouveau traumatisée par le système instauré dans cet hôpital psychiatrique qui veut que l'on permette aux malades de se mélanger à la population sans aucune autre considération que celle de la nouvelle thérapeutique qui veut que les malades traités à Malévoz sortent de l'hôpital pour s'intégrer à la population.

Il y a quelques semaines déjà, une serveuse d'un établissement public, le café du Commerce, avait été si maltraitée par un malade de Malévoz qu'elle dut avoir recours aux soins d'un médecin.

Nous nous faisons ici l'écho du mécontentement de la population montheyenne sur la manière « moderne » des soins instituée par la direction de l'hôpital psychiatrique de Malévoz.

Relevons encore que le malade qui a agressé hier M. Elsig avait déjà été remis à l'hôpital de Malévoz par la police locale la veille au soir.

Jusqu'à quand cela durera-t-il ?

CELA DEVIENT PIRE QUE LA POLLUTION DE L'AIR

MONTHEY. – La conception médicale instaurée depuis plusieurs années par l'hôpital de Malévoz, si elle est valable pour certains patients, ne l'est pas pour d'autres. La population montheysanne s'inquiète, chaque jour davantage, du système de liberté totale accordée à une certaine catégorie de patients qui ne devraient pas sortir de l'hôpital ceux-ci perturbant trop la vie de la cité.

Lundi soir dernier, M. Camille Genin circulait au volant de sa voiture à l'avenue de France, lorsqu'une malade de l'hôpital de Malévoz, Mme Hermine Cina, se jeta contre son véhicule et fut blessée. Mme Cina avait tenté par deux fois, quelques secondes auparavant, d'accomplir ce geste avec un autre automobiliste qui put l'éviter.

Il y a quelques mois, un autre malade du même établissement hospitalier s'était également jeté contre une voiture qui circulait sur la route cantonale de Saint-Maurice et fut tué sur le coup.

Il faut également savoir que l'hô-

pital de Malévoz est en quelque sorte un Etat dans l'Etat, que les organismes de police, voire la justice, sont régulièrement tenus à l'écart des faits qui s'y passent.

Le malaise devient aigu en ville de Monthey où on se rend parfaitement compte que l'intégration des malades dans la vie communautaire est faite sans discernement.

Il faut que cette pratique soit contrôlée sérieusement. Nous savons aussi que la police locale éprouve souvent de graves désagréments avec des malades qui devraient être tenus à l'écart de la population.

Cela il faut le dire, n'en déplaît à certains responsables de cet établissement et aux autorités supérieures qui ne sont pas à même de juger de ces faits. Il serait intéressant que certaines personnalités vivent quelques jours à Monthey, au sein de la population, pour se rendre compte des réalités.

Pour aujourd'hui, nous en restons là, souhaitant avec la population montheysanne, que l'on entende ce cri d'alarme.

Cg

Dès l'an 2000

Avec le développement des thérapies et des prises en charge ambulatoires, la mission de l'hôpital de Malévoz a changé. D'hospice, de lieu de vie et de soins qu'il était au siècle dernier, l'hôpital psychiatrique est devenu un lieu de traitement ponctuel pour les patients en état de crise.

Malévoz prend en charge les urgences. Les séjours sont devenus courts, le temps de poser un diagnostic et d'initier un traitement, puis le patient retourne soit à domicile, soit dans une structure protégée.

Le nombre de lits d'hospitalisation passera de 450 en 1960, à 80 en 2022. Le cadre magnifique des lieux reste une valeur appréciée autant des patients que des soignants.

S'il reste difficile de trouver sa place dans notre société hyper-compétitive lorsque l'on souffre d'une maladie psychique, la vision de la maladie psychique a tout de même beaucoup évolué. Les limites de la normalité sont toutefois toujours aussi floues et grandement dépendantes du milieu, de la société.

On ne sait toujours pas ce qui est à l'origine du trouble psychiatrique : désordres de type neurologiques ? Troubles relationnels ? Traumatismes liés au vécu personnel ? ... Plusieurs facteurs pourraient bien se conjuguer diversement selon les situations.

Du point de vue thérapeutique, on cherche actuellement moins à traiter une maladie (que l'on parvient rarement à définir clairement) qu'à calmer la souffrance du patient.

Une relative certitude toutefois : le trouble psychiatrique isole, coupe les liens avec la réalité extérieure, avec ses semblables. Renouer ces liens semble être une part indispensable de toute approche thérapeutique.

Tisser des liens reste donc le challenge quotidien de l'équipe de soins de « Pavillon du Laurier ».



Le parc de l'hôpital de Malévoz

POUR EN SAVOIR PLUS

Discours et pratiques face à la maladie mentale en Valais de la fin du XIXe à 1940 : un terrain d'action pour la maison de santé de Malévoz

Anne-Françoise Praz, Médiathèque Sion

100 ans de Malévoz

Christian Monney, 1999

APPROFONDIR LA RÉFLEXION APRÈS LE FILM

Discussion après chaque projection, avec le réalisateur et un professionnel des soins psychiatriques, délégué par le pôle psychiatrique de l'Hôpital du Valais.

Responsable : Alain Boson | alain.boson@hopitalvs.ch

Phrases du film pouvant servir à une discussion :

« Ça ressemblait plus à une prison à l'époque. De devoir enfermer les gens ou les attacher, on était mal, on vivait ça comme un échec. On n'avait pas les moyens de faire autrement. »
Michel Défago

« Il faut beaucoup d'empathie pour faire de la psychiatrie, pour soigner des gens qui ne donnent pas envie d'être soignées. C'est dur d'aller vers quelqu'un qui est déprimé. »
Marine Foulu

« La seule chose qui justifie l'idée d'une science ou d'une pratique médicale du trouble psychique, c'est le fait qu'il y ait une souffrance. »
Eric Bonvin

« J'ai appris à ne plus avoir peur de ce que nous renvoient les patients. »
Marine Foulu

« Pour les patients, sentir que les soignants sont en empathie c'est important, même essentiel. »
Marine Foulu

« Je pense qu'on se trompe si on cherche à investir trop dans la technologie, dans les murs, alors que nous manquons de moyens relationnels. »
Eric Bonvin

« A mon sens, l'outil principal dont on dispose en psychiatrie : c'est notre être à nous, notre personne, c'est notre outil fondamental. »
Adam De Kone

« La seule attente que je peux avoir pour nos patients : qu'ils retrouvent le rétablissement, qu'ils ressortent et mènent une vie acceptable pour eux-mêmes. Je ne dis pas une vie normale, parce que je ne crois pas à la normalité de la vie. »
Adam de Kone

Questions pour une discussion :

- Qu'est-ce qu'être « normal » ?
- Qui décide qui n'est pas normal, qui est « fou » ?
- La souffrance psychique ne touche-t-elle que quelques personnes qui n'ont pas de chance ?
- Pourquoi le patient psychiatrique fait peur ?
- Qu'est-ce que l'inconscient ?
- Est-on toujours responsable de ses actes ?
- L'isolement psychique est-il favorable ?

Pavillon du Laurier, trailer
<https://vimeo.com/688919211>